

se seraient mis d'accord, et madame Grandfief, sûre de l'obéissance de sa fille, convaincue d'ailleurs de l'attrait irrésistible de la beauté de Georgette, accepta cette condition, bien qu'elle lui parût ridiculement romanesque.

Donc deux fois par semaine Gérard alla passer l'après-midi dans la maison de Salvanches, située à l'extrémité de la promenade des Saules, au milieu d'un grand parc que l'Ornain baigne de ses eaux bruyantes et poissonneuses. Le jeune homme s'y rendait, tantôt accompagné par son père, tantôt chaperonné par madame de Travanette ou l'abbé Volland. Ces entrevues cérémonieuses se passaient d'une façon fort maussade. Exécutant strictement le programme imposé par sa mère, mademoiselle Georgette, droite sur la chaise, le nez en l'air et les yeux baissés, ne se mêlait à la conversation qu'avec une sage retenue. Si Gérard lui adressait la parole, elle soulevait lentement ses paupières rangées de longs cils et regardait d'abord madame Grandfief, comme pour chercher une réponse dans les yeux maternels. Quand elle se décidait à parler, elle semblait presque réciter une leçon. Elle était jolie, et bien que ses gros yeux noirs eussent plus d'éclat que de profondeur, son nez retroussé, ses joues fraîches, sa bouche mignonne, lui donnaient une certaine grâce piquante et sensuelle ; mais elle avait l'esprit étroit et peu cultivé, dans la ville ses naïvetés étaient devenues proverbiales, et son babillage frivole, tout rempli de détails de toilette, n'était pas fait pour mériter Gérard en verve. Le jeune homme avait une de ces natures réservées qui ne s'épanouissent pleinement que dans des milieux réchauffants et sympathiques. Aussi demeurait-il froid et taciturne, laissant tout le poids de la conversation à l'abbé ou à madame de Travanette. Ces visites périodiques à Salvanches lui paraissaient de lourdes corvées ; il en revenait chaque fois somnolent, las et mélancolique.

Un soir d'août, après une de ces stations chez les Grandfief, il rentrait tout morose à la maison. Ayant pris par les vignes, il gravissait le sentier mitoyen entre la propriété de son père et celle du voisin, quand des éclats de voix et des cris joyeux lui firent relever la tête. Il aperçut deux enfants qui traînaient une échelle et qui à son approche disparurent derrière les massifs de la terrasse. — Tonton ! Benjamin ! coulez-vous bien rapporter l'échelle ? cria une voix argentine et aérienne. — De triomphants éclats de rire répondirent seuls à cette sommation. — Méchants gamins ! continua la voix mystérieuse.

Dans le verger voisin, le feuillage d'un vigoureux prunier s'agita tout à coup, et Gérard y découvrit, assise entre deux maîtresses branches, tenant d'une main un gros morceau de pain et de l'autre cueillant des reines-claude, mademoiselle Hélène Laheyraud. Elle était charmante ainsi, tête nue, cheveux au vent, avec une légère teinte rose sur les traits animés et un éclair dans ses grands yeux. Les rayons épars dans la feuillée promenaient alternativement sur son cou et sur sa figure de rapides touches d'ombre et de lumière, un léger vent qui agitaient l'ourlet de sa robe découvrait deux mignonnes bottines et même parfois la naissance de deux jambes aux attaches menues. A la vue de Gérard, Hélène, avec un joli geste à la fois chaste et coquet, ramena sur ses pieds les plis flottants de sa jupe de toile ; puis, ses regards rencontrant ceux du jeune homme, elle ne put s'empêcher de rire.

— Mademoiselle, dit Gérard en la saluant, permettez-moi d'aller chercher une échelle.

— Ne vous donnez pas cette peine, Monsieur, répondit-elle : les enfants reviendront d'eux-mêmes dès qu'ils s'apercevront que leur niche ne m'a pas émue.

Gérard la trouvait merveilleusement belle dans cet encadrement de feuilles vertes. Cette rayonnante manifestation de la beauté féminine eut pour premier effet de vaincre sa réserve et sa timidité. — Laissez-moi du moins, reprit-il, vous tenir compagnie jusqu'à ce que Tonton ait rapporté l'échelle.

Il tremblait que sa requête ne fût mal accueillie ; mais Hélène eut l'air de la trouver toute naturelle. — Volontiers, fit-elle. D'ailleurs, puisque nous sommes voisins, je tiens à me réhabiliter dans votre esprit. Voilà la seconde fois que je vous scandalise, et c'était déjà trop de la grappe de groseilles. . . .

Le jeune homme voulut protester. — Voyez-vous, continuait-elle en l'interrompant familièrement, il ne faut pas me juger sur mes étourderies, et si mon frère Marius était ici, il vous dirait que je suis une fille sérieuse, bien qu'un peu *toquée*.

A ce dernier mot, Gérard ouvrit de grands yeux.

— Je veux dire un peu folle, reprit-elle en riant. Ah ! je ne suis pas une demoiselle bien élevée et bien sage comme Georgette Grandfief ! . . . Vous la connaissez, je crois ! . . . Si sa mère la surprenait, perchée comme moi sur un prunier, quelle *sermonade* ! Je l'entends d'ici dire : Fi donc ! Mademoiselle !

Elle roulait de gros yeux, pinçait les lèvres et mimait le ton sentencieux de la dame avec une drolerie si comique que Gérard ne put retenir un éclat de rire. — Vous avez, s'écria-t-il, un joli talent d'imitation.

— Je possède comme cela un lot de jolis talents qui me font passer pour une fille mal élevée. . . . J'essaie parfois de mettre en cage mes espiègleries, mais j'oublie de fermer la porte, et prrrou ! . . . les maudits oiseaux reprennent leur volée. Au rebours de bien des gens, chez moi le premier mouvement est toujours détestable, mais le second est très-bon, je vous assure.

— J'en suis certain, s'écria Gérard charmé. Appuyé à la barrière du verger, il admirait Hélène avec un réel enthousiasme. L'une des mains de la jeune fille allait et venait dans le feuillage, en quête des reines-claude dont l'épiderme rosé, déjà fendu par la maturité, laissait voir les chairs juteuses et dorées. Elle les croquait avec des mines friandes en passant, comme une chatte, le fin bout de sa langue sur ses lèvres humides, ou bien elle mordait sans façon dans son croûton de pain. Le soleil faisait étinceler l'émail de ses petites dents, et parfois aussi les frais contours de ses bras blancs sous l'ampleur des manches. Gérard ébloui, se sentait métamorphosé et découvrait au fond de lui des audaces dont il ne s'était jamais douté. Troublé par ces émotions subites, qui lui montaient à la tête comme la mousse capiteuse du vin nouveau, il était tenté de crier à la jeune fille : — C'est fait de moi ! vous êtes trop adorablement belle ! . . . — Ses yeux du moins le lui disaient ; quant à ses lèvres, elles s'agitaient pour parler, mais ne savaient ou n'osaient rien exprimer. A la fin, elles se desserrèrent. — Oui, répéta-t-il, je suis certain que vous êtes bonne autant que belle, bonne comme tout ce qui est franc et spontané : les fleurs et le soleil !

— Pas de compliments ! répliqua Hélène d'un ton décidé : d'abord votre comparaison ne vaut rien. Le soleil n'est pas toujours bon, et celui de ce soir est en train de me rôtir si bien les épaules que je n'oserai plus les montrer au prochain bal de madame Grandfief, car

vous sa-
danse, j-
maliciei

A cet
rougit e
lienes à
Aussi, c
tenu ce
afin que
Elle f

eriait :—
de la dé

Mariu
en train
moment
mon dar
Seigneul

Gérard
qu'Hélèr
Elle rass
suspendu

saluait d
par le br

avez n.is
dons . . .]

rez avec

Gérard
et récitèr

laissa en
le présen

fière du
à son jeu

lant qui i
fois prés

blanche,
bonne ch

profita p
Hélène ri

jeune poè
heyraud s

avec un d
me compi

de détermin
subversifs

Dans ce
les yeux l

lène, Géra
lui-même

avant de t
de l'eau c

naturelle
caté, il se

bavard et
la vieille r

trée chez
Nancy ave

se mit à ri
et j'ai dû l

ère . . . Al
de ces dur

— Oui, n
par le bou
— Si bie
nez de son
nez s'en es
elle en fro